

Comment ne pas lire ou quand le savoir courtise l'inculture.
Paul Veyne, *L'Élégie érotique latine*, Éditions du Seuil,
collection « Pierres vives », 1983

Robert Mélançon

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mélançon, R. (1984). Review of [Comment ne pas lire ou quand le savoir courtise l'inculture. / Paul Veyne, *L'Élégie érotique latine*, Éditions du Seuil, collection « Pierres vives », 1983]. *Liberté*, 26(3), 129–134.

ROBERT MELANÇON

COMMENT NE PAS LIRE ou quand le savoir courtise l'inculture.

Paul Veyne, *L'Élégie érotique latine*, Editions du Seuil, collection «Pierres vives», 1983.

Que voilà un livre irritant!

D'abord par le ton passablement racoleur que Paul Veyne se croit tenu d'adopter. Tient-il à ce qu'il sache, tout professeur au Collège de France qu'il soit, qu'il peut écrire «cool», comme il dit? «L'histoire aime les paradoxes: après l'intensité bourgeoise, un style *cool* pour l'âge nucléaire... Comme de juste, le *cool* est à la fois une vision du réel, une morale et une esthétique (...) Prêtres, penseurs, poètes, si vous voulez plaire, détendez-vous» (p. 203). Est-ce un aveu? Après tout, pourquoi pas? Mais il en rajoute, avec les clins d'œil d'une syntaxe relâchée, d'un vocabulaire de café-terrasse. On sent qu'il ne se détend pas vraiment, il calcule trop ses effets pour être vraiment «cool». Et la manœuvre se voit trop pour qu'on se laisse séduire.

Passons. *L'Élégie érotique romaine* porte pour l'essentiel sur l'œuvre de Propertius. Choix significatif, auquel *l'Hommage à Sextus Propertius* de Pound n'est pas étranger, vraisemblablement: Paul Veyne s'attaque à l'élégiaque latin le plus susceptible de toucher un lecteur d'aujourd'hui, au plus «moderne» si on veut des poètes anciens. Car il s'agit bien d'attaquer dans la mesure où ce livre ne vise à rien de moins qu'à expliquer «pourquoi l'ancienne poésie

nous ennue» — c'est le titre de l'épilogue. *Pourquoi*: il est clair, l'affaire est entendue, que la poésie latine «nous ennue». Voilà, il me semble, un «nous» bien catholique, qui prétend englober urbi et orbi tout ce qui lit. Au fait, qui inclut-il? les téléspectateurs d'*Apostrophes*? les écoliers qui pataugent dans leurs premières versions latines, s'il en reste? les lecteurs de Jeanne Bourin? ceux de Gérard de Villiers? ceux de Baudelaire? les abonnés de *Po&sie*? Je prétends ne pas me laisser avaler par ce nous-mâchoire qui bâille inconsidérément. Je ne suis pas seul. Jude Stefan — mais ce poète, tout contemporain qu'il soit, ennue peut-être aussi Paul Veyne — a bien situé la question dans un hommage à Catulle:

Sappho la Grecque fut, reste contemporaine, en elle-même, pour qui la lit (l'aime) — écrire, c'est aimer, lire, c'est aimer, entre inconnus —, mais aussi par Catulle qui en lui-même la retrouva, et sa pureté, d'un siècle à un autre; de même Catulle, latin et véronais, est écrivain de tous les jours, de la vie, pour qui l'aima — Martial, Ausone par exemple, sa filiation immédiate, ou Fénélon, plus tard, que touchait la vérité nue, crue, déchirée des cœurs, ou tout autre encore qui le lit, le lira, à quelque siècle que ce soit, sentira comme lui, sous les cieus changeants et uniques, faits de nuages et d'interrogations, pardessus les ères de mémoire éboulées.¹

Nous voilà donc aussi quelques-uns à ne pas nous ennuyer. Nous ne leur demandons pas d'aimer ce que nous aimons: Properce, Sappho, Catulle, Pétrarque, Scève, Lingendes, Vermeil, l'*Anthologie*, Stace, Malherbe, Basho, Donne, Campion, Guillaume d'Aquitaine, Boileau, oui: Boileau aussi, d'autres encore qui les font sans doute bâiller — tant pis pour eux. Mais pourquoi leur indifférence obtuse, l'étroitesse de leur goût devrait-elle se transformer en refus agressif, se proclamer, s'ériger en règle? C'est une

1. *Cahiers du Chemin* 10, octobre 1970, p. 77.

vieille histoire. La mode voulait, au début du siècle, que les auteurs de thèse hurlent contre la poésie pétrarquiste, contre les rhétoriciens; baroque, maniérisme faisaient figure d'injures plutôt que de concepts esthétiques. Tous ces emportements paraissent bien ridicules aujourd'hui, et on a oublié les travaux pesants dans lesquels ils se donnaient cours. Mais ce ridicule n'est pas disparu, comme le montre le livre de Paul Veyne: il arrive encore que le savoir courtise l'ignorance, qu'il se mette au service de l'inculture, qu'il se fasse sot par étude. Personne n'est tenu, cela va de soi, d'aimer la grande poésie. Mais pourquoi, régulièrement, se trouve-t-il un érudit qui s'égaré, qui entre en transes et qui entend «montrer», à coup d'invectives et de grosses railleries pour agrémenter le déballage d'un fichier, que de grands poèmes sont des nullités? Je pourrais citer, ce serait un exemple parmi tant d'autres, des pages proprement délirantes d'Antoine Adam sur le caractère prétendument «insensé» du pétrarquisme — je n'ai jamais réussi à m'expliquer que le meilleur historien de la littérature française du XVII^e siècle se soit à ce point fourvoyé. Il faut noter que cette agressivité ne se donne pour ainsi dire carrière que chez les historiens de la littérature. Les musicologues, les historiens de l'art semblent plus généreux, mieux formés, plus sûrs de leur savoir, plus heureux peut-être parce qu'ils ne tiennent pas l'admiration pour une faiblesse: celui qui piquerait une crise contre la peinture de Bellini ou la musique de Guillaume de Machaut se discréditerait aussitôt. Pour une raison qui me passe, un historien de la littérature peut entreprendre de «prouver» qu'il s'ennuie, qu'il faut par conséquent que tout le monde s'ennuie à lire quelque grand texte, et ne pas sombrer dans le ridicule, même si on n'a rien vu de plus comique depuis Trissotin.

La «démonstration» de Paul Veyne sera malheureusement concluante pour quiconque ne se reportera pas aux originaux ou à de bonnes traductions. Elle tient à la rencontre dévastatrice, imparable, de trois éléments. D'abord, le savoir le plus sûr, le plus éten-

du: Paul Veyne est aujourd'hui un des meilleurs historiens de l'Antiquité, sa compétence ne fait nul doute — du reste, elle s'étale en une trentaine de pages serrées de notes qui sont la meilleure part de ce livre. Ensuite, une rhétorique très efficace même si elle ne s'embarrasse pas de subtilité, qui fait de la répétition sa figure privilégiée: lisant presque à chaque page qu'il s'ennuie, qu'il va s'ennuyer, qu'il s'est ennuyé, qu'il doit s'ennuyer, le lecteur cède à l'ennui — cela tient de l'hypnose. Enfin, une façon de traduire les poèmes qui paraît n'avoir d'autre objet que de les aplatir, et qui est à la limite de l'honnêteté intellectuelle. Il faut s'y arrêter un peu. Dans le détail, les traductions sont toujours exactes, si rendre le contenu d'un poème c'est le traduire exactement — on n'attend rien de moins d'un latiniste si compétent. Mais le ton, sans lequel un poème n'est rien, presque rien, se perd à tout coup; ces traductions sont aussi platement prosaïques qu'il se peut, comme des résumés ou des paraphrases (et le souci affiché d'exactitude ne sert ici que de prétexte à délayer le poème en le paraphrasant). Pire, tout n'est pas traduit, Paul Veyne se croyant permis de supprimer des vers entiers qu'il remplace par un burlesque «(détails)», comme s'ils étaient de trop, comme si on pouvait en ébarber le poème sans que cette mutilation porte à conséquence:

J'étais un homme libre et je cultivais l'art de vivre en un lit vide; mais l'Amour n'avait fait sa paix que pour mieux me tromper. Pourquoi faut-il que la beauté de cette mortelle ne soit pas encore montée aux cieux? Oublions charitablement, ô Jupiter, tes conquêtes d'antan. Blonds cheveux, longues mains, une stature de déesse, la démarche de la sœur-épouse de Jupiter, ou de Minerve (détails); telle était Ischomaque (détails), telle était Brimo (détails). Rendez les armes, déesses que jadis, sur le sommet de l'Ida, le berger Pâris a pu voir ôter leurs robes. Que jamais l'âge ne vienne altérer sa beauté, quand elle vivrait autant de siècles que la prophétesse de la légende. (p. 69)

La moindre version scolaire vaut mieux que cette parodie. Aussi Paul Veyne ne risque-t-il rien quand il écrit: «nous nous en doutons bien, le lecteur a été déçu par les élégies que nous lui avons traduites» (p. 197) — à «traduire» de cette façon... Aucun poète d'hier ni d'aujourd'hui ne résisterait à ce traitement grossier. Je voudrais bien comprendre pourquoi cet historien a cru bon de prendre la pose de celui-à-qui-on-ne-la-fait-pas, le genre «vous-savez-moi-les-poèmes-mythologiques...» Qui croit-il donc impressionner en jouant les potaches avec ce mélange invraisemblable de pédanterie et de rusticité prétendue?

Mais venons-en à son hypothèse, qui peut se résumer à peu près comme suit. Les élégiaques latins n'ont pas écrit de poèmes-confessions, ils n'épanchent pas leur cœur, ils ne racontent pas leur vie, ils ne disent pas la vérité quand ils décrivent leurs tourments amoureux, ils ne sont pas sincères pour tout dire; ils inventent un monde d'artifices, ils stylisent des aventures somme toute banales, à peine des frasques de jeunesse, dans des fictions qu'il ne faut pas prendre au sérieux parce qu'elles ne sont qu'un jeu littéraire, un divertissement, «un paradoxe humoristique» (p. 185), pour ne pas dire une plaisanterie. Malheureusement, leurs œuvres sont maladroites, parce qu'elles revêtent les apparences du sérieux et qu'elles dramatisent inutilement une matière si peu consistante; au point que ces poètes risquent de se prendre à leur propre jeu, au point que, par moments, un Properce «ne plaisante plus du tout» (p. 182) (il s'est sans doute oublié) — voilà qui est fâcheux dans une comédie! Aussi leur poésie nous ennue-t-elle. Et puis elle manque d'intensité, comme les traductions l'ont bien montré, et à nous qui avons connu l'alcool fort de la poésie moderne, «celle de Baudelaire, Rimbaud, Montale, Hölderlin ou Rilke» (p. 197), l'élégie latine paraît fade comme un vin coupé d'eau.

Réduite à ses éléments essentiels et débarrassée de jugements de valeur assez naïfs, cette thèse se laisse ramener à quelques énoncés simples: l'élégiaque latin

stylise son expérience à partir des conventions de la bucolique qu'il transpose dans un cadre urbain; il n'y a pas lieu, par conséquent, de confondre le «je» du poème et la personne du poète; enfin, le registre de cette poésie n'est pas celui de la modernité, marqué par une surenchère générale depuis le romantisme. Aucun ne prête vraiment à controverse, aucun ne suscite le moindre étonnement chez un lecteur un peu informé.

Ce qui étonne, par contre, c'est l'étonnement de Paul Veyne: à la limite, il n'en revient pas. Cela ne s'explique pas autrement que par la persistance des cadres de lecture romantiques, comme si, en poésie, l'horizon d'attente de 1830 s'était maintenu. Car on ne s'étonne pas à ce point qu'un poète ne soit pas «sincère», et on n'écrit pas deux cents pages emportées pour expliquer qu'il ne l'est pas, à moins de s'imaginer qu'un poème est une confession et que la vérité (selon une conception étroitement judiciaire du vrai) de ses énoncés définit sa valeur ou sa nullité:

L'élegie romaine était traitée comme un paradoxe humoristique et elle intéressait à ce titre. Car la passion était tenue pour une maladie, une faiblesse, un esclavage. Or on n'écrit pas pour publier ses erreurs, sauf dans le dessein d'amuser ou encore d'édifier les autres pécheurs. Que dirait la direction du Journal des Savants, si un philologue prétendait y publier, en la donnant comme fausse, une théorie fausse qui lui avait un jour traversé l'esprit? Seules les vérités méritent publication. (p. 185)

Une telle absurdité laisse rêveur. On en vient à se demander combien ils sont, aujourd'hui, empêtrés dans ce contresens. Si un historien de la qualité de Paul Veyne s'égare à ce point, faut-il se surprendre que la poésie soit si peu lue, et si mal, par le commun des mortels? Tant de savoir pour aboutir à cela, cette montagne qui accouche d'une souris, c'est consternant.